

Le 25 août.

Corneille avait raison quand il a dit :

Qui peut tout ce qu'il veut, veut plus que ce qu'il doit.

Ce vers renferme un axiôme moral d'une grande vérité. M. de Sémonville est une victime que la politique offre aujourd'hui en holocauste aux Hollandais. Cette action est d'une injustice révoltante; M. de Talleyrand a ordonné à M. de Sémonville je ne sais quelle mesure qui a déplu aux Hollandais. Bonaparte, qui les ménage, ne veut point avouer que son ambassadeur n'a agi que par les ordres de M. de Talleyrand, parce qu'alors il faudrait le sacrifier, et (quoiqu'il le déteste) comme il pense qu'il s'en servira plus utilement que de M. de Sémonville, il sacrifie celui-ci. On croira peut-être excuser cette action en nous disant que les idées de justice, considérées par rapport à un particulier, ne sont pas applicables aux souverains; je crois,

au contraire, que leurs actions appartenant à la postérité qui les jugera, dépouillées du prestige qui nous éblouit, ils devraient toujours prendre pour guides la morale et la justice.

Hier, à la réception des ambassadeurs, lorsque Bonaparte fut près de M. de Sémonville, il lui tourna le dos sans vouloir lui parler; et quand celui-ci demanda, pour toute grâce, à s'expliquer dans une audience, on la lui a refusée. On sait tout ce qu'il dirait; il est justifié d'avance; mais c'est précisément pourquoi on ne veut pas le recevoir. On ne peut lui dire : « Vous avez raison; M. de » Talleyrand a tort, et cependant c'est vous qui » paierez pour lui : » comme c'est ce que l'empereur a décidé dans sa suprême sagesse, il ne veut ni le voir ni l'entendre. Serait-il donc vrai que l'abus du pouvoir est toujours lié au pouvoir, comme l'effet à la cause ?

Aix-la-Chapelle, le 26 août.

J'ai vu ce matin M. de Sémonville; il m'a conté

qu'hier M. de Talleyrand, en causant avec lui, avait voulu lui persuader adroitement qu'il devait donner l'ordre à La Haye de brûler tous ses papiers. » Prenez-y garde, a-t-il dit, l'empereur est un petit » Néron *.

» Il enverra ** peut-être saisir vos papiers, et cela » peut être fort désagréable : madame de Spare, votre belle-fille, est à La Haye; écrivez-lui de tout » brûler promptement; c'est plus essentiel que vous » ne le pensez. » Ce conseil, donné avec le ton de l'amitié, de l'intérêt, aurait pu être suivi par un sot; mais M. de Talleyrand a affaire avec un homme aussi fin que lui. M. de Sémonville en a parfaite-

* Ces mots furent entendus par le duc de Bassano, qui était appuyé sur la cheminée, près de laquelle causaient MM. de Talleyrand et Sémonville; il n'y a nul doute qu'ils furent répétés par lui à Napoléon.

(Note de madame ***.)

** M. de Talleyrand était trop fin courtisan pour tenir un pareil propos, devant de tels témoins; mais s'il l'eût tenu en effet, M. le duc de Bassano n'eût point été capable de le redire à l'empereur.

(Note de l'éditeur.)

ment senti le but, qui était de détruire toutes les pièces qui le justifient. Au lieu d'écrire à madame de Spare de brûler ses papiers, il vient de faire partir l'un de ses beaux-fils, M. de Montholon, pour aller les chercher. Jusqu'à son retour, il cessera de demander aucune audience à l'empereur. Il attendra qu'il soit muni de toutes les preuves; mais je doute fort qu'elles produisent aucun autre effet que celui de donner beaucoup d'humeur à Bonaparte, si toutefois il consent à les voir, ce que je ne crois pas *.

Ce soir, j'étais placée dans le salon, à côté de madame Lannes **.

** M. de Sémonville perdit son ambassade, et fut honorablement annulé au sénat. En se rappelant ces faits, d'une vérité exacte, on doit s'étonner que M. de Montholon, l'un des deux beaux-fils de M. de Sémonville, se soit attaché dans la suite au sort de Napoléon. Quand on cherche l'explication de cette étrange conduite, on peut la trouver dans le mariage de M. de Montholon, qui ne fut point approuvé par sa famille, ce qui le brouilla avec elle.

*** Depuis, duchesse de Montebello.

C'était la première fois que je la voyais : elle arrive de Portugal avec son mari, qui y était ambassadeur. Elle m'a paru charmante. L'empereur en se promenant dans le cercle, lui a dit avec ce ton si extraordinaire qu'il a envers toutes les femmes : « *On dit que vous étiez assez joliment avec le prince régent de Portugal.* » Madame Lannes a répondu très-convenablement que le prince avait toujours traité son mari et elle avec beaucoup de bonté. Elle s'est retournée de mon côté en me disant : « Je ne sais quelle est la fatalité qui me place toujours sous les yeux de l'empereur dans les momens où il a de l'humeur ; car je ne pense pas qu'il ait l'intention de me dire des choses désagréables, et cependant cela lui arrive très-souvent. » Cette pauvre femme avait presque les larmes aux yeux. Cette apostrophe si inconvenante est d'autant plus déplacée, qu'on fait généralement l'éloge de sa conduite ; mais, ce soir, Napoléon était déchaîné contre toutes les femmes ; il nous a dit : « que nous n'avions point de patriotisme, point d'esprit national ; que nous devions rougir de porter des mousselines ;

» que les dames anglaises nous donnent l'exemple, en ne portant que les marchandises de leur pays ; que cet engouement pour les mousselines anglaises est d'autant plus extraordinaire, que nous avons en France des linons-batistes qui peuvent les remplacer et qui font des robes beaucoup plus jolies ; que, quant à lui, il aimerait toujours cette étoffe, préférablement à toute autre, parce que, dans sa jeunesse, sa première amoureuse en avait une robe. » A l'expression de première amoureuse, j'ai eu beaucoup de peine à ne pas rire, d'autant plus que mes yeux ont rencontré ceux de madame de La Rochefoucault, qui mourait d'envie d'en faire autant. Il est extraordinaire que Bonaparte ait des manières aussi communes*. Lorsqu'il veut avoir de la dignité il est insolent et dédaigneux ; et s'il a un moment

* Encore les manières de l'empereur ! Mais ce jour-là il s'était déchaîné contre les femmes, ce qui explique l'humeur de Madame *** contre lui. Nous n'avons pas besoin de dire qu'il y a plus que de l'exagération à appeler de l'insolence la brusquerie que l'on a pu quelquefois reprocher à l'empereur ;

de gaîté, il devient le plus vulgaire de tous les hommes. Son beau-frère Murat, né dans une classe fort au dessous de la sienne, qui n'avait reçu aucune éducation, s'est formé à l'école du monde, d'une manière étonnante. Il y a quelques années que je me trouvais à Dijon dans l'instant où il vint passer la revue d'un corps d'armée qu'on y avait réuni; je dinai avec lui chez le général Canclaux, qui commandait à Dijon; et alors, je trouvai qu'il avait tout-à-fait l'air d'un soldat habillé en officier. Je l'ai revu dernièrement, et j'ai été étonnée de lui voir des manières fort polies, et même assez agréables. Mais Napoléon est trop orgueilleux pour jamais rien acquérir en fait de manières; il a trop de respect pour lui-même pour s'aviser jamais de s'examiner, et trop de mépris pour l'espèce humaine pour penser un seul instant qu'on peut être mieux que lui.

comme à Frédéric II et à d'autres grands hommes, et à ne voir dans ses momens d'affabilité *que la gaîté la plus vulgaire.*

(Note de l'éditeur.)

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance de l'auteur. — Son père, ses parens. — Ses premiers protecteurs. — Émigration et abandon. — Le suspect de 12 ans. — Les municipaux ou *les imbéciles*. — Le chef d'escadron Michau. — M. Gobert. — Carrat. — Madame Bonaparte et sa fille. — Les bouquets et la scène de sentiment. — Économie de Carrat pour les autres et sa générosité pour lui-même. — Poltronnerie. — Espiègleries de madame Bonaparte et d'Hortense. — Le fantôme. — La douche nocturne. — La chute. — L'auteur entre au service de M. Eugène de Beauharnais.

Page 1

CHAPITRE II.

Le prince Eugène apprenti menuisier. — Bonaparte et l'épée du marquis de Beauharnais. — Première entrevue de Napo-